Le Podcast french : Pascal et le Pouvoir

Oliver : Bonjour Hamilton !

Hamilton : Bonjour Oliver !

Oliver : Et bonjour chers auditeurs et bienvenue au "Podcast French," le podcast où deux Américains discutent uniquement la complexité des penseurs français du 17e siècle, et en français de plus !

Hamilton : Dans cet épisode-ci, notre sujet est le philosophe Blaise Pascal. La question qui se pose aujourd'hui est la suivante : est-ce que Pascal aimerait la démocratie moderne ? On va en discuter. Mais premièrement — Oliver, c'est qui Pascal ?

Oliver : Blaise Pascal est un grand penseur du 17e siècle. Il est scientifique du monde naturel avant une conversion intense au catholicisme en 1654, après laquelle il écrit des œuvres philosophiques et théologiques. Il est aujourd'hui un des plus connus philosophes français, largement pour ses théories du pouvoir et de la chritienisme. Il est né en 1623 et mort 39 courtes années plus tard. Pendant cette vie, il a bien pensé…

Hamilton : Bah, évidemment, quoi !

Oliver : Il a écrit plusieurs œuvres sur la philosophie et la politique de ses jours. Il y en a deux dont on va citer : *Les Pensées* et *Les Trois discours sur la condition des Grands*. Dans ces textes qui étaient publiés après la mort de Pascal, il critique la légitimité de l'organisation du pouvoir dans la société, surtout par rapport aux nobles et à leurs privilèges.

Hamilton : Et certainement, ces œuvres sont devenues très célèbres pour leurs idées sur la force et la justice.

Oliver : Oui ! Et ça nous mène à notre question principale de la démocratie. Mais pourquoi la force *et* la justice ? Qu'est qu'il y a de commun entre les concepts ?

Hamilton : En bref, Pascal exprime l'idée que la force est la base du pouvoir institutionnel. Selon le fragment numéro 298 dans la collection de ses *Pensées*

> "Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste."

Oliver : Et un des plus grands soucis chez Pascal est l'instabilité de la société. Par exemple, prenons cette citation, dans le fragment 313 : "Le plus grand des maux est les guerres civiles." Il répète souvent cette idée que l'instabilité nous mène au chaos. Il dit aussi que, même s'il imagine une justice idéale en théorie, on doit obéir aux lois et aux coutumes—même s'ils ne sont pas justes—parce qu'ils ont de la force.

Hamilton : Oui, c'est l'idée que l'expert pascalien Jean Mesnard exprime avec la phrase : "il obéit aux lois, non parce qu'il les croit justes, mais parce qu'elles sont lois." La conclusion pascalienne est qu'il faut obéir au pouvoir–même si ce pouvoir soit tyrannique ou *théoriquement* injuste.

Oliver : Oui, c'est intéressant ! Ce monsieur Mesnard dit aussi que Pascal « vise moins à proposer des règles de conduite qu'à analyser des faits ». Donc, son but n'est pas de changer la société, mais de mieux la comprendre.

Hamilton : Oui, mais sa vision de la société n'est pas une vision démocratique. C'est plutôt une vision dans laquelle nous devons soumettre au pouvoir, n'importe quelle forme il prend. Mais OK, même s'il n'a pas fait avancer la démocratie, est-ce que son cadre philosophique se conduit vers la démocratie moderne ?

Oliver : C’est une bonne question, Hamilton. Qu’en penses-tu ?

Hamilton : Ah mais non, clairement il n’est ni démocrate dans le sens pratique ni démocrate dans le sens de son cadre théorique.

Oliver : Mais il dit dans le fragment 301, “Pourquoi suit-on la pluralité ? est-ce à cause qu’ils ont plus de raison ? non, mais plus de force.” Cela suggère qu’il reconnait le pouvoir du peuple collectif, et si on avait besoin de changer la société parce qu’elle était injuste– ou corrompue par un roi tyrannique, par exemple– il me semble que Pascal dirait que la démocratie est donc une bonne façon d’utiliser la force pour rendre la société plus juste ! Exactement comme il dit, « Et ainsi, ne pouvant faire que ce qui est juste fut fort, on a fait ce qui est fort fut juste ».

Hamilton : Mais même dans cette citation-là, il admet qu’on suit les règles de la pluralité, pas grâce à sa raison, mais à cause de sa force collective ! Ils ont l’avantage numérique, mais ils n’ont pas une grande sagesse collective. De plus, il ne suggère pas que la pluralité devrait faire avancer la justice de la société, mais plutôt que la pluralité va suivre des règles comme des moutons. C’est l’argument du fragment 326, quand Pascal écrit qu’il « est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n’y obéit qu’à cause qu’il les croit justes ». Simplement dit : la pluralité, parce qu’elle n’est pas tellement sage ou intelligente croit que les lois sont justes. La verité est que la justice vient de la force, mais pour ces moutons-là, elle vient de la nature. Et même si la pluralité avait le désir de changer les lois, Pascal propose que, dès qu'une grandeur ou une loi est établie, “il est injuste de troubler.” Cela est une citation directe de son “Second discours” !

Oliver : Oui, mais aujourd’hui, aux États-Unis, on a une démocratie (ou peut-être une moitié-démocratie, si tu veux) et les gens sont déterminés à changer les règles injustes. Ils votent afin

qu’on puisse avoir une société plus juste, et même si c’est impossible et qu’elle n’est pas juste, je dirai que le peuple essaie de rendre ce pays fort plus juste.

Hamilton : Oui et tu es très noble, Oliver, mais selon Pascal, la justice n’est pas le but. Son but politique est la stabilité, et c’est pour ça qu’il faut suivre les règles établies. Mais il faut aussi bien noter que pour Pascal, le but final est une société chrétienne, où tout le monde devient un vrai catholique (c'est-à- dire, un janséniste austère comme Pascal).

Oliver : Ouais, c’est vrai, mais si c'était possible d’avoir les deux en même temps – de la stabilité et de la justice – ça ne serait pas mieux ? Pourquoi pas ?

Hamilton : D’avoir la justice n’est jamais une mauvaise circonstance, mais cela n’a aucun rapport avec la stabilité. De plus, Pascal suppose deux sens du mot “justice” : la justice parfaite et incontestable et la justice du monde réel. Cette deuxième justice n’est dictée que par la force qui a le pouvoir de définir l’idée de la justice, et cette première justice théorique n’est point possible. La justice parfaite existe dans le ciel, à côté de Dieu, mais après la chute de l’homme, la création d’une justice parfaite sur terre n’est ni possible ni pensable. Dans l’analyse pascalienne d’Erich Auerbach, “une entité corrompue ne peut donner que des fruits corrompus” (page 73). C’est impossible de créer la cité de Dieu sur terre, et donc ce n’est pas le rôle du bon chrétien de faire avancer la justice, mais de se soumettre devant l’ordre établi de la société. Selon le fragment 338, “les vrais chrétiens obéissent aux folies néanmoins ; non pas qu’ils respectent les folies, mais l’ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies.” Son message, essentiellement, est : patientez-vous au milieu de la société dépravée et attendez le salut de Dieu.

Oliver : Quelle joyeuse pensée. En effet, on analyse un penseur du 17^{e} siècle, je ne suis pas surpris qu’il soit un grand dévot et que la religion soit au centre de sa vision du monde.

Hamilton : Oui, mais il faut confesser que sa théologie suit un fil logique.

Oliver : Regardons le « Premier discours » de Pascal. Dans ce texte, il ne parle ni de justice ni de force. Il construit toute une histoire d'un homme qui se trouve sur une île, et qui est pris pour le roi perdu du peuple de l'île parce qu'il avait une ressemblance fortuite avec ce roi. Alors, l'homme devient roi. Je ne vais pas tout résumer, mais Pascal veut nous dire que toutes les structures de la société sont, comme la vie chanceuse de ce roi et la naissance noble, arbitraires, et donc il les critique. Mais, comme tu l'avais dit, il pense qu'on doit suivre les coutumes de la société parce qu'elles existent, et parce qu'il met beaucoup d'importance sur la stabilité de la société, qu'il vaut mieux accepter ce qu'on a au lieu de forcer ce qu'on veut. Et c'est précisément pour ça que je pense que, si Pascal pouvait voyager dans le temps et rendre visite aux États-Unis actuels, il dirait qu'on ne devrait pas changer notre démocratie, qu'on devrait accepter ce qu'on a, parce qu'on est déjà parvenu à ce moment. Du coup, je pense qu'il serait prodémocratie. Et…. je pense que, dans un sens, il a tort, parce qu'on a vu, beaucoup de fois dans l'histoire depuis la vie de Pascal – la Révolution française, par exemple – que c'est possible de changer le système et qu'on peut rendre ce qui est fort plus juste. Mais il a raison que, pour changer ces choses, il faut de la force.

Hamilton : Ah mais mon philosophe préféré, Edmund Burke, dirait que la Révolution française était une catastrophe d'instabilité !

Oliver : On peut discuter de la Révolution française la semaine prochaine.

Hamilton : Si tu insistes. Alors, Pascal aimerait la démocratie moderne, pas parce qu'il adore les élections mais simplement parce que c'est notre système, et comme des bons chrétiens, nous devons suivre nos règles ?

Oliver : En gros, oui.

Hamilton : Peut-être nous sommes plus ou moins d'accord. Pascal est démocrate aujourd'hui parce que c'est notre système et nous, étant très pieux, allons obéir aux règles. Mais il ne serait pas démocrate il y a 4 siècles.

Oliver : Excellent, parce que nous sommes arrivés à la fin de cet épisode du Podcast French, et j'adore quand je gagne des arguments.

Hamilton : Je le sais bien. Nous nous retrouverons ici la semaine prochaine pour une bonne analyse du conservatisme anglais! Au revoir, Oliver !

Oliver : Au revoir, Hamilton !